

Si vous n'aimez pas le sulfureux Michel Houellebecq,
ne lisez pas ces paragraphes !

27 septembre

Dans la littérature française, le sexe à l'état brut renverse les notions mêmes de la littérature. Du livre sulfureux de Catherine Millet, *La Vie sexuelle de Catherine M.*, aux œuvres de Michel Houellebecq, le sexe est devenu une névrose. Trop de sexe tue le sexe ! De toute évidence, Houellebecq explore les pathologies du monde contemporain : l'obsession du sexe. Un romancier n'interprète-t-il pas l'inconscient collectif ? En réalité, je pense que l'écrivain ne se pose pas ce type de questions ; il écrit en pensant à sa propre personne : le narrateur devenant ainsi le héros de ses œuvres romanesques. En revanche, je reconnais qu'il abuse de scènes à caractère sexuel. Cependant, au travers de ces lignes, je voudrais présenter l'autre Michel Houellebecq, le penseur.

« À partir du moment où on ne croit plus à la vie éternelle, il n'y a plus de religion possible. Si la société est impossible sans religion, [...] il n'y a plus de société possible non plus. »

1. Houellebecq et la question du sacré

L'homme n'est pas à la mesure de toute chose ! Si l'homme des temps modernes a détruit les notions éternelles, à savoir la vision imaginative et créatrice, l'humanisme cartésien a transformé l'homme en machine et a dénaturé la notion même de la vie. Dans cette perspective où les êtres ont refoulé leur dimension propre, Houellebecq commente la pensée du sociologue du sacré, Auguste Comte. Homme de culture, le narrateur *Les Particules élémentaires* écrit : « À partir du moment où on ne croit plus à la vie éternelle, il n'y a plus de religion possible. Si la société est impossible sans religion, [...] il n'y a plus de société possible non plus. » Selon Auguste Comte, le rôle de la religion est d'apporter aux hommes une certaine unité et, au-delà de cette unité, une vision du monde. En somme, l'auteur *Les Particules élémentaires* a compris que la religion est un phénomène social intégral, et cette notion de conscience collective joue un rôle primordial, puisque la question religieuse dépasse les consciences individuelles. Par rapport à la pensée religieuse de l'écrivain, l'absence du sacré crée en quelque sorte une paupérisation. Je me pose la question : Houellebecq est-il nostalgique du sacré, des rites et des mythes ? Dans un monde désacralisé, la question du sacré est impensable à l'homme moderne. Nous autres,

modernes, nous sommes incapables de nous projeter dans un monde où le sacré s'est retiré devant le pouvoir de la science. En ce sens, la logique marchande a tué les dieux, et dans un monde gouverné par la raison, Houellebecq cherche, dans la nuit noire, la lumière et la profondeur des dieux. Pour ma part, je suis en quête d'archétypes et de valeurs nouvelles, car lorsque plus rien n'existe, il ne reste plus qu'à chercher dans les tréfonds de son âme : les lumières éternelles. Vous avez dit Houellebecq ? Bravo Michel Houellebecq ! Il dépasse nos contemporains.

2. Houellebecq et le nihilisme contemporain

Il existe un enfer, celui de vivre ! De nos vies, nous attendons tout, sauf la résignation. Le monde tel que nous le connaissons n'est qu'une lutte continue, et nous tentons de nous élever de nous-mêmes pour tenter d'exister. Bref, nous sommes condamnés à vivre et, dans cette attente, chacun tente désespérément de trouver une solution pour vivre. Conscient du caractère tragique de la vie, je souhaite que nous dépassions la pauvreté et la stérilité de nos vies afin de gagner en puissance et en force. Selon Schopenhauer, la vie est douleur, souffrance, ennui. Cependant, je me refuse à une vision non conquérante de la vie. En vérité, je suis un désespéré qui tente de trouver une solution pour vivre. Que dire de Michel Houellebecq ? Ses protagonistes vivent un enfer neutre et passif. Si le monde moderne a perdu de sa grandeur naturelle et a gagné en médiocrité, nos contemporains vivent par procuration, puisque dans ce monde, pour remédier à la dépression ou au



Crédit photo – Thierry Ehrmann, CC BY 2.0, via Flickr

vertige de vivre, la science a pris le relais avec les antidépresseurs. En quelque sorte, ils transforment la vie en un paradis artificiel. Ainsi, l'homme des temps modernes souffre d'un mal absolu, la décadence des valeurs morales, car nous sommes incapables de dépasser notre vision étriquée de l'existence. Nous voulons vivre et, en définitive, nous ne découvrons que de l'amertume. Il écrit dans son œuvre *Les Particules élémentaires* : « Cet examen rationnel des jouissances et des douleurs, que chacun, tôt ou tard, est conduit à faire, débouche inéluctablement à partir d'un certain âge sur le suicide. Il est à propos amusant de noter que Deleuze et Debord, deux intellectuels respectés de la fin du siècle, se sont l'un et l'autre suicidés sans raison précise,



uniquement parce qu'ils ne supportaient pas la perspective de leur propre déclin physique. » En somme, l'homme moderne a perdu une certaine vision du monde, et nous assistons à une implosion des valeurs : l'humain devient un chiffre. La notion de la famille a volé en éclat ; nous sommes devenus une société qui compartimente la vie : les nourrissons à la crèche, les enfants à l'école, les adultes au travail, et les anciens dans les résidences spécialisées. En d'autres termes, la vie a perdu de son sens et n'a plus de valeurs fondatrices. Par conséquent, je cherche des valeurs qui renouvellent la vie. Pourtant, je refuse de faire l'apologie du suicide, car j'ai passé l'âge de jouer avec la mort. J'avoue que la mort a exercé une certaine fascination sur ma personne. Dans ma jeunesse, je voulais mourir afin d'échapper au vide de l'existence, à ce néant qui me dégoûtait à jamais. J'ai abusé du vertige de vivre et dans ma grandeur impuissante, je continue à me battre pour tenter de conquérir quelque certitude.

Par orgueil ou lâcheté, j'ai exploré les chemins abrupts de la solitude et, dans mon exil intérieur, je suis heureux de vivre. Toutefois, je me refuse à toute concession, puisque je suis conscient de l'insignifiance de l'existence des modernes. C'est pourquoi je proclame une sagesse perdue, car nous devons nous battre pour retrouver les valeurs d'antan. Je suis un nietzschéen qui souhaite transformer les valeurs humaines. Je dis « non » à Schopenhauer et je dis « oui » à Nietzsche !

3. Houellebecq et la question de la morale

La littérature aborde les problèmes de communication au sens propre du terme. Dès lors qu'une société ne parvient plus à communiquer, l'humain se transforme en astre solitaire. De nos jours, tandis que la communication se résume à la téléphonie, aux e-mails, l'homme moderne tente de trouver des solutions à sa relation à autrui. Nous sommes passés d'une humanité vivante à

une humanité désincarnée. Pourquoi notre société ne peut-elle plus concevoir des projets d'ordre collectif ? En vérité, nous sommes passés d'une société d'échanges à une société mercantile. En ce sens, le culte de l'argent a détruit les liens qui unissaient les hommes à la collectivité. Une société qui sacralise l'argent ne peut pas concevoir de perspectives présentes ou futures, puisque l'argent-roi tue la vie au sens propre du terme. Si l'homme moderne pense la vie en termes de rentabilité, l'esprit bourgeois a infecté le corps social : malades d'argent, l'argent-roi est devenu le commun dénominateur des modernes ; ils ne pensent pas le monde en termes de valeurs humaines ou d'expérience intérieure, mais en termes de rationalité et de production. C'est pourquoi Michel Houellebecq écrit dans son roman *Plateforme* : « C'est bien toi, [...] qui m'as expliqué que le capitalisme était dans son principe un état de guerre permanent, une lutte perpétuelle qui ne peut jamais avoir de fin. » Voilà la réalité du monde moderne ! Nous ne pouvons plus exister en tant qu'hommes, car l'homme est devenu un loup pour l'homme. Le lecteur l'aura compris : j'aime les œuvres de Michel Houellebecq. Elles expriment une réalité grave et profonde du monde moderne. Cette réalité pauvre et désolante nous amène à ce verdict : l'homme ne serait qu'une machine. Alors, le taylorisme serait-il devenu le leitmotiv des temps modernes ? La Révolution française, qui devait mettre un terme aux aliénations sociales, a produit une société basée sur l'argent-roi. Dès le XIXe siècle, le socialisme tend à répondre aux carences sociales. Par conséquent, je ne peux que féliciter ces hommes en lutte

contre la machine capitaliste. Ainsi, le capitalisme ne peut avoir un sens de l'éthique, car les profits deviennent la clé de voûte d'un système qui ne crée que des inégalités sociales. Le romancier écrit dans *La Possibilité d'une île* :

« La mise à mort de la morale était en somme une sorte de sacrifice rituel producteur d'une réaffirmation des valeurs dominantes du groupe – axées depuis quelques décennies sur la compétition, l'innovation et l'énergie plus que sur la fidélité et le devoir. »

Bref, l'homme des temps modernes est devenu un animal : égocentrique et égoïste, sa vision du monde se résume à lui-même. Dans cette jungle économique, je constate une chose : nos contemporains s'identifient à leur puissance sociale. Le libéralisme produit les pires aliénations sociales et, en toute honnêteté, je me réjouis des dégringolades des cadres devenus chômeurs. Pour ma part, je suis doté d'une forte personnalité, et les cadres n'ont jamais été tendres à mon sujet. Pour contrer leurs objections, je leur tenais tête avec une rare fermeté. Ces cadres du ressentiment ne supportaient pas ma culture livresque. Dans tous les cas, je n'ai jamais couru après le pouvoir, et j'avoue que j'exècre le pouvoir des médiocres. Ma seule ambition : incarner un destin.

4. Houellebecq et la défiguration des peuples

À notre époque où nos contemporains se veulent résolument différents, je constate que les modernes sont tous identiques. Pour tenter de se différencier, ils essaient en vain de se créer des personnalités. Tandis que, de nos jours, le culte des marques fait recette, celles-ci sont à leurs yeux, un prolongement du moi. Comment se construire une personnalité ? Par la lecture et un long travail de réflexion, l'homme devient celui qu'il souhaite devenir. Que dire du bourgeois ? Satisfait de tout et de rien, il s'illusionne du prestige des marques. Jouisseur par nature, le bourgeois étale son luxe. N'ayant pas de références autres que l'argent, l'argent-roi est devenu sa principale préoccupation. Que dire de la défiguration des peuples ? Au moment où les hommes perdent la substance de leur âme, les peuples souffrent d'un complexe d'identification. Tous se veulent uniques ! Alors, Michel Houellebecq écrit dans *Plateforme* :

« Je jetai alors les bases d'une théorie plus compliquée et plus douteuse : en résumé, les Blancs voulaient être bronzés et apprendre des danses de nègres ; les Noirs voulaient s'éclaircir la peau et se décrêper les cheveux. L'humanité entière tendait instinctivement vers le métissage, l'indifférenciation généralisée. »

En somme, les peuples ont perdu de leur authenticité, et en voulant s'affranchir de l'âme des peuples, le monde paupérisé refoule sa mémoire collective. L'homme des masses n'a plus de références et devient interchangeable. C'est pourquoi les peuples qui oublient leur mémoire collective et qui refoulent leur identité se transforment en masse. En devenant une ombre, les hommes d'un même peuple perdent de leur grandeur naturelle : sans mémoire collective, un peuple ne peut survivre à lui-même. L'humanité devenue plus ou moins américaine a fini par transformer le monde en un modèle unique. Nous sommes devenus des Américains et, en vivant à l'américaine, nous fondons notre vision du monde sur un concept unique : la peur de la différence. En critiquant le système, je suis dans le système, c'est-à-dire broyé par le modèle américain. Je voudrais vivre autrement, mais n'ayant pas d'autres références, je suis contraint de vivre comme chacun de mes contemporains. En toute modestie, j'avoue qu'il est difficile de se construire dans un monde où la grandeur des peuples est absente. J'ai beau me battre avec moi-même, dans ma grandeur impuissante, je suis un être perdu dans l'immensité d'un rien.

5. Houellebecq et le tourisme sexuel

L'humanité perdue dans l'anonymat des métropoles engrange un vide terrible, et l'homme des temps modernes ne se pose nulle question sur son devenir. Tout ce qui est relatif à la métaphysique l'ennuie au plus au point. C'est pourquoi l'homme moderne en congé s'offre quelques jours d'exotisme pour tenter d'échapper au vide de son existence. En se transformant en touriste,

L'homme des temps modernes tente de se donner une seconde chance : vivre quelque chose d'authentique. Or, l'authenticité n'existe plus, puisque nous sommes devenus étrangers à nous-mêmes. En perdant nos traditions, nous avons refoulé les profondeurs de notre âme. Nous sommes des êtres vides, sans âme, et je me refuse à l'exotisme et aux voyages, puisque je refuse d'échapper à moi-même. Je ne vis que de mes pensées et je me moque des loisirs. Je ne vais pas faire l'apologie des vacances ! Exister, c'est tenter de donner un sens à sa vie et, de gré ou de force, cette ambition me contraint à me battre au quotidien. Le bonheur est exclu, et dans la difficile tentation d'exister, je reconnais ma part de folie. Je comprends la pensée de Michel Houellebecq : l'homme moderne n'a que le sexe pour oublier le vide de son existence. Dans le cadre de son roman *Plateforme*, le tourisme sexuel est l'épicentre de son œuvre romanesque. L'homme moderne, ayant perdu la faculté d'être un homme, cherche des refuges exotiques où le sexe à profusion lui permet d'oublier son néant. Nous sommes entrés dans l'âge du vide, dans l'âge du rien où la vie se résume à quelques illusions vaines et puériles. N'ayant rien à vivre, les hommes sont privés d'une certaine vision du monde : le sens du tragique, le sens de la vérité, le sens de la beauté. Même si je suis un cynique, je refuse d'être un cynique, puisque mes valeurs dépassent celles de mes contemporains. Néanmoins, je suis un prince des valeurs nouvelles et, en qualité de prince, je veux incarner des vérités et des beautés qui dépassent les modernes. L'humanité actuelle est arrivée au degré zéro, et je me refuse au désastre d'une civilisation épuisée ;

le propre des princes est d'incarner des valeurs suprêmes telles que la grandeur, le sens du courage, le sens de l'éthique. En revanche, je ne suis pas un prétentieux. J'aime les valeurs de modestie et, avec mes semblables, je suis courtois. Je ne hiérarchise pas les personnes en fonction de leurs revenus. Seules l'intelligence et la culture me ravissent le cœur.

© Santiago Galera 2022, Agence des dépôts numériques

